

Je commençai à débiter mon joli conte avec effronterie ; mais le cher homme ne me laissa pas achever, et, m'attirant sur sa poitrine, il m'embrassa longuement et silencieusement. Moi qui m'attendais à une forte semonce, pensez que cet accueil me surprit. Ma première idée fut que nous avions du monde à dîner. Je savais par expérience qu'on ne me grondait jamais ces jours-là. Mais, en entrant dans la salle à manger, je vis tout de suite que je m'étais trompé. Il n'y avait que trois couverts sur la table, celui de mon père, celui de la petite et le mien.

— Est-ce que ma mère ne dîne pas avec nous ? demandai-je, étonné.

— Ta mère est partie, Daniel, me répondit mon père d'une voix douce ; elle est à Narbonne, ton frère l'abbé est très malade.

Puis, voyant que j'étais devenu pâle, il ajouta pour me rassurer, presque gaiement :

— Quand je dis très malade, c'est une façon de parler... On nous a écrit que l'abbé était au lit... Tu connais ta mère... Elle a voulu partir... En somme, ce ne sera rien... Allons, mets-toi là et mangeons... Je meurs de faim...

Je m'attablai sans mot dire, mais j'avais le cœur bien gros et toutes les peines du monde à retenir mes larmes en pensant que mon frère l'abbé était très malade.

Nous dînâmes tristement... Nous étions loin les uns des autres... Personne ne parlait... La petite, perchée sur sa chaise haute, pataugeait librement dans son assiette sans qu'on s'occupât d'elle ; mon père mangeait vite, buvait à grands coups, puis s'arrêtait subitement, et songeait...

Pour moi, immobile au bout de la table et comme frappé de stupeur, je me rappelais les belles parties de campagne que l'abbé me faisait faire lorsqu'il venait à la maison. Je le voyais, retroussant bravement sa soutane pour m'apprendre à franchir les fossés. Je me souviens aussi du jour de sa première Messe, où toute la famille assistait ; comme il était beau quand il se retournait près de nous, les bras étendus, en disant : *Dominus Vobiscum* ! d'une voix si douce que ma mère en pleurait de joie...

Maintenant, je me le figurais là-bas, dans cet affreux Narbonne, couché, malade, loin de tous, et ce qui redoublait mon chagrin de le savoir ainsi, c'est une voix que j'entendais me crier du fond de mon cœur :

— Dieu te punit, c'est ta faute ; il fallait rentrer tout droit ! il ne fallait pas mentir !

Et, plein de cette effroyable pensée que Dieu, pour me punir, allait faire mourir mon frère, je me désespérais en moi-même, disant :

— Jamais ! non jamais je ne jouerai plus aux barres en sortant du collège !